la couverture de ce livre
a été réalisée par marie-noël arras
à partir des photos prises par nic sirkis
et imprimée sur intégra

✯

la mise en page a été réalisée
par marie-noël arras

✯

la composition en garamond et bookman old style
et la fabrication de ce livre ont ete assurées
par les éditions chèvre-feuille étoilée
à montpellier

✯

il a été achevé
d'imprimer en bulgarie
sur les presses de pulsio
sur bouffante classik 80g
à sofia en août deux mille douze

✯

isbn : 978-2-914467-83-4
dépôt légal : troisième trimestre 2012

© Éditions Chèvre-feuille étoilée
34080 Montpellier
bureau@chevre-feuille.fr
http://www.chevre-feuille.fr/

LES CLÉS
DE LA RUE CHARLOT

DU MÊME AUTEUR

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Textes dans les revues Étoiles d'encre, Sorcières, Voyelles, Types - Paroles d'hommes, La nouvelle proue, Mémoire future sur le fil, éd. de l'A&A, Bacchanales etc.

Nic Sirkis

Les clés de la rue Charlot

Côté Soleil

chèvre feuille étoilée Editions

PRÉFACE

Léo Amitus

Naissance d'un livre

On est là. Attablés devant un plat de spaghetti,

Rémi, Nicole, Laurent, La Bûche, Dame Loup, Nic et moi,

Heureux d'être ensemble,

Le bois crépite tranquillement dans la cheminée…

À l'étage au-dessus, les enfants dorment.

Louve, bercée par mes chansons, s'est recroquevillée sur ses rêves…

Le crépuscule a jeté un voile sur notre coin de Provence.

Nic a écrit son accouchement, notre accouchement à tous les deux.

Un immense cri est sorti de ses entrailles, insoupçonné, inarrêtable,

Plein de larmes chaudes et de souffle vif et créateur…

Comme une expulsion…

On est égaré par sa fougue, son élan, son essor, sa vertigineuse cascade…

Et Rémi propose que le récit soit laissé au profit du rythme brut…

Le feu de la poésie…

Alors le bateleur ayant perdu sa harangue nous

donne le souffle pur…

Naissance d'un livre… Comment il serait ?

Comment il sera avec les dessins de Pablo… au crayon sur papier rose… Un vrai travail d'équipe… La synthèse de nos désirs de Nic… de naissance…

Le premier pas a été franchi… L'idée et la feuille se rencontrent…

Louve est née il y a à peine 2 ans…

Elle est sortie de la plaie du sexe sanguinolent.

Vie donnée d'une femme à une autre après longtemps d'attente, de demande et de souffrance, elle a glissé vers moi en circonvolutions dans le ventre-soubresaut de Nic…

Nic, notre rencontre, notre désir de mettre au monde un petit être, une personnalité, de la voir se manifester, prendre part aux choses de la vie, de notre vie quotidienne si joyeuse, de se dresser ferme sur ses petites jambes face à l'aventure du monde.

Un garçon ou une fille, cela m'était égal. J'attendais seulement quelqu'un du ventre rond de Nic, quelqu'un qui déjà venait frapper du pied la paroi-écran de nos soirées où la tendresse et l'émotion venaient lui répondre en caresses, en baisers et en mots tendres.

Puis il y a eu les cours de préparation à l'accouchement sans douleur… Cette grande salle avec toutes ces femmes au ventre ballonné s'appliquant à répéter les exercices… Et le soir les séances de

décontraction et de respiration à la maison qui nous préparaient au moment bientôt proche que Nic redoutait tant, et dont nous parlions sans cesse en jouant à imaginer…

Puis les premières contractions (cette fausse alerte au Jardin des Plantes où nous étions en train de penser aux balades que nous ferions avec notre enfant le printemps suivant au milieu des arbres en fleurs).

Puis un soir… un soir, ce fut le moment…

Nous voilà donc dans cette salle de travail, anxieux mais gais, prêts à vivre la naissance, prêts à passer de l'œuf à l'éclosion, de l'imaginé au réel.

Alors les heures vont s'écouler interminables ; atmosphère de sueur et de souffrance. Tous les trois (avec l'amie Fanfan) nous ne faisons plus qu'un… toutes les contractions, toutes les respirations nous concernent…

Mais de plus en plus la souffrance de Nic nous laisse impuissants…

Finis les exercices… fini tout ce qui a pu être dit avant…

Le seul réconfort que nous puissions lui communiquer se résume en compresses fraîches sur le visage et à notre bras donné en pâture à ses doigts crispés…

Chaque centimètre est une victoire, mais la douleur continue à s'amplifier…

Au bout d'un temps, Nic lâche, elle n'y tient plus, nous la supplions du regard de tenir encore, encore,

et toujours encore…

Enfin Louve va naître, l'expulsion est possible.

Alors Nic, arcboutée sur ses étriers, rassemble ses dernières forces pour le sprint final… nous poussons avec elle. Elle se lance de tout son corps dans l'effort ultime…

Elle souffle, elle mugit, elle râle, elle s'époumone, elle expédie vers nous toutes les vagues de son ventre…

Et cependant qu'on essaye de tourner la tête de l'enfant et qu'on coupe la peau pour élargir l'ouverture… Nic continue de toutes ses forces, on lui monte sur le ventre, on dirait qu'elle va éclater comme une banane qu'on presse…

Nos pauvres cœurs à nous s'échappent au galop.

Entre les jambes ouvertes, surgit bientôt un coin de chevelure… mais ce n'est pas fini, ce n'est jamais fini… il faut sortir la tête…

Après la tête le corps n'est plus qu'une formalité.

Louve est là, immense, terriblement énorme quand on songe d'où elle vient de sortir… Elle est là toute engluée de sang et de crème blanchâtre… ni fripée, ni violette, mais déjà bien belle et ferme dans les bras de Nic.

Nous ne pouvons nous empêcher de la regarder comme une bête curieuse…

Encore reliée à la mère, blottie entre ses seins. Elle commence à hurler.

Ensuite je vais la mettre dans un bain à 37°. Ouf ! J'ai peur qu'elle me glisse des doigts… Reprenez-la, Madame de service ! On la nettoie, la pèse, l'emmaillote et on nous la redonne dans un petit ensemble de laine que Luce a tricoté. Nic est fatiguée…

Nous nous séparons… Les hommes ne couchent pas à la maternité… sinon ce serait des mater-paternuitées… Je les laisse…

Elles ne se quittent plus… il est 4 heures du matin… Paris… le jour se lève… Les rues sont désertes… l'air est frais… tout dans la rue me parle, me raconte…

Ça résonne dans ma tête… les images s'entrechoquent, j'ai du mal à les faire coïncider avec les bruits, les arbres du ciel…

Les pas que je fais sont agréables car ils sont une réalité palpable, sonore, gaie comme un rythme.

Mais je ne suis plus sûr de rien… La maison est vide ? Je me couche comme si de rien n'était… J'ai envie de réveiller tout le monde… les gestes banals retrouvent leur dimension pleine d'imprévu, deviennent magiques de joie intérieure…

Un essaim de rêves m'habille quand je m'endors.

Une nuit, Nic s'est réveillée pour écrire.

printemps 1981

Accouchement en couleur

Bon.
Voilà.
Je suis là.
Le ventre vide.
Le ventre vidé.
Le trésor qui était dedans est sorti.
Il est vivant. Il vit.
Je le regarde vivre et je l'aime.
Mais parlons tout de suite de l'essentiel.
Ce pourquoi je vous ai fait venir.
Ce pourquoi vous m'écoutez.
Parlons de la vie et de son commencement.
La naissance pour l'enfant.
L'accouchement de la femme.
J'ai fait beaucoup de choses en vingt-cinq ans, un quart de siècle.
Beaucoup de choses, comme tout le monde,
intéressantes ou pas,
riches ou pas,
vivantes ou pas,
rigolotes ou pas, monotones ou pas.
J'ai eu des hauts et des bas, comme tout le monde et comme personne.
Je n'ai pas le temps, pas la place de tout raconter ici, je suis trop bavarde, je ne saurais pas faire le tri.

Alors, je…, voilà, je commence, vite fait, avec la rencontre de Léo.

Je vous dispense de ce qui s'est passé avant !

Léo, petit homme brun et moustachu,

sympa, marrant, chouette,

qui m'a plu et que j'ai aimé tout de suite et de plus en plus.

Puis nous avons vécu de plus en plus proches, puis ensemble.

Puis j'ai, puis il, puis on a décidé de faire un enfant,

de faire un bébé,

de faire ce qu'il y a de plus simple et de plus dur à faire,

d'ouvrir mon ventre à la croissance de la vie que nous y mettrons.

Alors pour cela, il fallait arrêter d'avaler ma petite pilulette du soir ;

ma pleine lune miniature, mon omelette hormonale quotidienne.

Gloups, ce cachet qu'on avale sans eau en faisant une brève grimace ;

ce petit rond que je décollais de sa grotte de plastique tous les soirs,

chez moi, au bistrot, dans un train, au ciné ou chez des copains.

D'autres la prennent toujours quand elles sont au même endroit

pense-bête,

droit à la différence,

moi ça dépendait.

Quelquefois même, je fonçais sur mon sac à main plein de désordre le matin ou même le lendemain soir !

Quel rêve-désir incontrôlé d'enfant m'avait fait oublier la veille de te prendre, petite salope !

Gloups, ce cachet que j'ai mis au fond de mon gosier trois semaines sur quatre pendant presque six ans !

365 x 6, ça fait 2190 jours !

Pendant deux mille cent quatre-vingt-dix jours d'affilée, petite bulle, je t'ai bue, je t'ai digérée, tu étais entrée dans ma vie…

Et cela a été difficile de t'en bannir, de t'en faire sortir…

On a bien mis deux mois toutes les deux à décider qu'on se séparait… pour un moment seulement… peut-être.

J'écris ça, alors que je t'ai donné rendez-vous, petite plaquette de billes, pour le mois prochain, ou le suivant,

on verra, après le fameux « retour de couches » qui tarde, ô angoisse, qui tarde sans doute car je viens de sevrer ma fillette de cinq mois et demi, qui tarde et que j'attends en lorgnant le calendrier.

Donc, après avoir bien décidé,
bien réfléchi,
bien décidé,
bien réfléchi,
la tête en face du miroir de ma vie,

le cœur en face du miroir des désirs,
les bras tendus en face du tiroir de mes rêves.
Oh ! Chouette désir de toi, l'enfant !
Petite fille, préférerais, je crois
enfant-fille ou enfant-garçon,
enfant de toute façon,
enfant-fille préfèrerais, j'avoue.

Donc, pour que rêve, pour que désir soit réalité,
j'ai consommé jusqu'à la dernière rondelette pilulette,
mais ne suis pas retournée chez la gynécolette
renouveler l'ordonnancette.
Les choses étaient plus claires,
un pas en avant, une page de tournée.
Nous voilà embarqués vers la grande aventure
qui n'en paraît pas ou plus une, tellement, tellement, tellement, tellement, tellement, tellement, tellement
les gens la vivent, la vivent ou la revivent
ou la dévivent ou la dérivent ;
vie-bobinette qui s'enroule autour de ma mémoire,
ma vie, la vie de celui-celle que j'aimerai,
la vie que je vais donner je la veux,
je l'aveux que je te veux,
la veux pas veule
JE LA VEUX.

Donc, c'est une aventure,
accrochez vos ceintures.

Attention on démarre.
Tous en voiture.
Vive la vie.

Que la vie soit !

Ne veux pas veule mon enfant,
le veux vivant, libre et vibrant !
Envole-toi !
Mais tout ça c'est bien beau,
mon baratin, mon blablabla,
encore une fois je m'égare,
moi qui m'étais fixée des bornes à ce récit : un début, un développement, une fin.
Quelle échéance !

J'avais simplement oublié que le désir et la vie ne sont pas rationnels du tout,
et que donc rationnellement ne peux vous les raconter…
Mais quand même, pour toi qui m'écoutes,
vais tenter d'assagir ma parole,
d'ordonner ma mémoire,
d'écouter ton écoute, Ô oreille,
Ô mémoire qui s'accroche à la mienne pour un bout de chemin,
pour t'intéresser, te captiver – j'ai peut-être les yeux un peu plus grands que le ventre ! –

Pour te captiver par le cheminement de la vie qui chemina en moi et jusqu'à son issue.

Donc, c'est facile à dire, accrochez vos ceintures,
mais c'est pas évident du tout…
Je te quitte, pilule, pilulette du soir,
un mois sans toi…
… je te cherche machinalement le soir dans mes affaires
… ah ! Mais oui, que je suis con !
Je te cherche encore le mois d'après
… oh, c'est vrai, bordel, j'avais oublié !
Je fouille, je cherche, j'oublie qu'il faut que je t'oublie,
c'est que deux mille soirées avec toi…
Tu as été ma plus longue liaison, ma plus longue « relation » comme ils disent
Sais-tu, pilulouchette ?

Et en même temps que toi, je quitte la compagne cylindrique de mes phalangettes,
la blonde filtre vaporeuse, la cigarette au bout des doigts,
je la quitte allègrement, celle-là, je la quitte sans y penser.
La cigarette n'est souvent qui agrément-ornement qui comble un manque, un vide,
un vide de quelque chose de bien bien bien plus important que son ventre de nicotine.

Mais c'est pas tout ça, mais toi mon ventre à moi, qu'attends-tu pour tintinnabuler,

pour égrainer un à un – ne me fais pas le coup des jumeaux, hein !-

Un à un tes ovules, tes sanguines soucoupes nageantes,

ponds-les, mon vieux, ponds-les !

J'attends, j'attends, j'attends, et j'attendis, et j'attendis, mon thermomètre à l'affût,

ma courbe de température en bandoulière,

que mes deux ovaires… que je n'avais pas pris la peine de faire réviser, daignassent ovuler.

Et j'attendis, j'attendis, j'attendis.

L'automne, j'attends, l'hiver, j'attends, le printemps et l'été, j'attends, j'attends, et j'attendis

… et là, veuillez constatez Mesdames et Messieurs, que comme ce sacré papa Freud nous en a tellement rabattu les oreilles,

l'inconscient est un sacré emmerdeur.

Le mien, en l'occurrence, dressa un sens interdit à mes désirs.

Un agent de police, surgi je ne sais d'où, se mit à régler la circulation de mon vagin

et à détourner par une déviation subite les spermatozoïdes, pourtant si sympathiques,

de la direction qu'ils avaient choisie…

Et donc, dans un quartier utérin on ne peut plus motivé et déterminé à la procréation,

Un système routier absurde empêcha les promoteurs chromosomiques de se rencontrer,

Malgré le bon fonctionnement de leur véhicule…

L'ovule, boudeur, se terra dans son ovaire familial, et ne voulut rien entendre pour en sortir…

On eut beau le supplier à coup de tisane de sauge, de potage de fenouil,

Ou de je ne sais quel breuvage à propriété ovulatoire… il ne voulait rien entendre…

Heureusement, je dis bien heureusement,

Un accident sur l'autoroute émotionnelle la plus fréquentée de mon organisme mobilisa tous les agents de circulation des différentes parties de ma petite personne :

La perte de ma chatte de gouttière adorée, Gavroche, pour tout vous dire, à laquelle j'étais énormément attachée.

Cette perte d'une si grande amie chatte occasionna un grand chambardement dans mon humble personne.

Il y eut des embouteillages de larmes sous mes paupières,

Des carambolages de cafards dans mes oreilles,

Et les idées noires cheminaient sombres dans ma tête, pare-chocs contre pare-chocs.

Le fameux agent de police de mon quartier utérin fut alors immédiatement muté par son patron de l'équipe d'urgence de Ministère de l'Inconscience, pour remettre de l'ordre dans mes idées.

La voie étant ainsi dégagée, l'ovule put alors sortir son nez de l'ovaire et aller prendre l'air.

De leur côté, les spermatozoïdes purent enfin aller à sa rencontre,

Et ainsi, oreille qui m'écoute,
Ainsi eut enfin lieu chez moi ce phénomène qui existe depuis la nuit des temps,
Mais qui reste unique et neuf pour moi :

« La procréation »,
La fête des ventres,
L'orgie de l'ovule et du spermato,
Le suprême mélange, l'ultime métamorphose,
La valse à dix-mille temps,
Ta ta ta ta ta, ta ta, ta ta, ta ta ta ta ta, ta ta, ta ta , … (Strauss).
Et puis je ne vais pas vous faire un cours d'éducation sexuelle ;
vous avez tous lu l'encyclopudique de la sexualité de chez Nathan en six volumes
pour les baiseurs de 7 à 77 ans.

Vous connaissez les histoires de pistils et d'étamines,
de chromosomes et de spermatozoïdes, de choux, d'autruches,
et de cigognes qui n'apportent pas les bébés ;
par contre, ce que l'encyclopudique ne vous a peut-être pas dit,
c'est qu'un ventre qui se transforme, une peau qui se tend,
un nombril qui jaillit comme un bouchon de champagne un jour de fête,
c'est chouette,
c'est super chouette,
c'est super super chouette !

Parallèlement à cette révolution sous-dermique, ce tour du monde en deux-cent-soixante-dix jours,
parallèlement,
il y a les cours d'accouchement sans douleur qui se rapprochent,
qui se resserrent comme les mailles d'un filet
dans le grand océan de la souffrance des femmes.
Et l'on vous dit :
inscrivez-vous au cours,
suivez-le régulièrement,
soyez-y ponctuellement,
le bon déroulement
de votre accouchement
en dépend, hi han, hi han, hi han,

en dépend de ce cours, ce cours, issue de secours pour les angoisses de la future parturiente primipare.

Une parturiente est une femme en train d'accoucher.

Si vous voulez plus de détails, voici la définition de l'action d'accoucher dans le Petit Littré :

Accoucher : « à » et « coucher », se conjugue avec « être » et avoir » suivant le sens.

Mettre au monde. Fig : Accoucher d'un objet, d'une idée.

Ex : « Il savait faire accoucher heureusement ses auditeurs des vérités cachées qui étaient en eux », Desfontaines.

S'expliquer, ex : « Parlez, accouchez, enfin ! »

« Va », aider une femme à accoucher.

Et moi, vous savez ce qui me met en colère ?

C'est que depuis des siècles et des siècles, pour ne pas dire des millénaires,

les femmes, ces pauv' bêtes à deux pattes et à mamelles,

ces femelles pondeuses, elles accouchent, elles accouchent,

chaque seconde il y a plusieurs enfants qui naissent dans le monde,

malgré leur bonne blague de dénatalité,

de démographie en baisse, en baisse, en baisse, en baise,

les femmes, elles accouchent comme des bêtes,

comme toute bonne femelle mammifère se doit dans un monde d'hommes.

Elles crient, elles hurlent, elles poussent, elles vivent, elles agissent leur accouchement.

Et bien malgré tout ça,

malgré toute cette lutte pour l'enfant qui veut naître, la vie qui veut jaillir,

cette lutte du corps de la femme qui s'ouvre le plus grand qu'il peut,

qui s'ouvre souvent jusqu'à la déchirure,

qui, il y a un demi-siècle, s'ouvrait à en mourir,

et ben, malgré tout ça, malgré toute cette énergie des femmes,

dans leur dico de merde à la con,

Quels sont les trois uniques exemples qu'ils nous proposent pour expliquer ce qu'est « accoucher » ?

Trois accouchements d'hommes, de mâles.

L'accouchement, Messieurs les hommes, c'est des MAUX, pas des MÂLES, entendez-vous !

J'en ai rien à foutre, moâ, que Monsieur Desfontaines – dont j'ai jamais entendu causer – accouche heureusement ses auditeurs.

Qu'il laisse accoucher les femmes.

Et elles, pardi, ce n'est malheureusement pas « heureusement » qu'elles accouchent,

Qu'il vienne donc les aider à pousser, ce Desfontaines de mon cul !

C'est quoi le deuxième exemple du dico pour accoucher ?

« Parlez, accouchez », l'accouchement de celui qui s'explique enfin.

Vous croyez pas que c'est un peu tarabiscoté d'expliquer comme ça le verbe « accoucher », par des exemples imagés, figurés, littéraires,

alors qu'accoucher c'est aussi clair que 1 + 1 = 2

C'est FAIRE SORTIR UN ENFANT DE SON VENTRE. C'est ça le vrai sens !

Mais là, bien sûr, on ne pourrait pas mettre l'exemple d'un mec accouchant…

Puis, qu'on se marre encore un peu : Voyons le troisième exemple d'accouchement du Littré

« Va » : aider une femme à accoucher.

Qui c'est qui accouche dans ce cas-là ?

La femme qui pousse de tous ses muscles, de toutes ses forces, de ton ventre, de tout son désir ?

Eh bien non ! Vous l'avez dans le baba !

C'est le docteur qui accouche, le monsieur avec la blouse blanche

et les lunettes,

et les chaussures noires,

et le stéthoscope,

et le sourire glacé et mielleux à la fois,

et l'encouragement démago-pédagogique.

Ainsi, dans leur dico pourri, on vole même aux femmes la primeur de la seule action

Qui leur est reconnue dans cette société patriarcale : FAIRE DES ENFANTS,

étant entendu toutefois qu'elles ne font pas des enfants, mais qu'elles se les font faire,

comme elles se sont fait faire l'amour,

comme elles se sont fait engrosser,

comme elles se sont fait draguer.

Eh bien, voilà, Messieurs, Mesdames, vous pensez qu'après toutes ces choses

que les hommes ont faites pour elles,

galanterie oblige,

elles vont enfin FAIRE, elles vont ACCOUCHER… et bien, non, même pas, vous voyez bien !

Qui accouche ?

1° Desfontaines de mes deux.

2° Celui qui accouche sous la torture ou je ne sais où,

3° Le médecin accoucheur.

Non ben, voyons !!!

Eh ben moi après tout ça, je me demande qui c'est qui fait les dictionnaires,

Hein, à votre avis ?

Les hommes ou les femmes ? On se demande queq'fois !!!

Je propose un truc !

Que les femmes, elles y jettent un œil dans leur dico, qu'elles y passent un bon coup de balai,
qu'on y voit un peu clair, non ?

Bon
faut pas que je me mette en colère
sinon je perds le fil de mes idées
simplement juste un conseil et on passe à autre chose,
un conseil d'humilité, chers hommes, et on n'en parle plus,
et je me calme.

Regardez, tous, nous, toute la terre, je sais pas combien on est, trois milliards d'humains ?

Ça fait sans doute plus maintenant, quand j'ai passé mon bac, c'était à peu près trois milliards,
je crois,
non, des milliards, ça ne vous parlera pas, c'est des chiffres, c'est froid, c'est écrit,
ça parle pas, c'est mort, ça évoque rien, ou alors si faiblement…

Mais plutôt, ce sera plus facile à comprendre, si on se regarde tous ici, aujourd'hui,
toi là, puis toi ici, puis toi, et toi, et toi, et toi, pour que nous tous, on soit là, ici, tranquilles, maintenant, les doigts de pieds en éventail,

il y a 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7,… femmes qui ont souffert le martyre, la déchirure, pendant des heures, et des heures, et des heures, pendant une douzaine d'heures si vous étiez l'aîné - c'est la moyenne de la douleur pour un premier enfant -, pendant peut-être six heures si vous étiez le second ou le suivant.

La prochaine fois que vous serez coincés dans un embouteillage…

Regardez un peu les voitures rouler très lentement,

regardez-les franchir le feu rouge passé au vert,

et imaginez-vous que pour chaque conducteur de chaque voiture,

une femme a expulsé péniblement,

pendant des heures et des heures qui lui ont semblé ne jamais finir,

pendant des heures qui ressemblent à des siècles

pour faire passer cet enfant hors de leur vagin

comme ces voitures bloquées sortent peu à peu de l'embouteillage…

Ou franchissent un long tunnel noir.

Si vous regardez un autobus, à l'heure de pointe à Bastille, sous la pluie, bourré, bourré, bourré de gens,

et que vous vous dites que tout ce monde était plus coincé dans le vagin maternel

que dans ce bus, et qu'ils en sont tous sortis, puisqu'ils sont bien là, ce soir, bien vivants,

alors peut-être commencerez-vous à comprendre,

à prendre en compte, à regarder, à considérer.

Jusqu'au dix-huitième siècle, sur cent femmes qui accouchaient, dix-sept mourraient en couches…

La grand-mère de mon copain, elle a sorti les deux jumeaux de son ventre,

et puis elle est morte, elle en est morte.

On dit même que « avant », (j'aime bien le « avant »),

et bien, s'il y avait un risque pour le bébé en train de naître, un risque mortel,

et ben, couic, on sacrifiait la mère,

on lui ouvrait le ventre, zip,

sans anesthésie, toc,

une césarienne sans anesthésie, quoi,

alors elle mourrait, pauvre bête,

et hourra, c'était un garçon, c'était un garçon…

Il ne saurait jamais comment sa mère est morte puisque

c'est un garçon.

Excusez-moi, je ne sais plus où j'en suis,

je me suis paumée dans le labyrinthe des trompes, des ovaires, et de tout ça,

et je ne sais plus où j'en suis.

Il faut que je remonte à la surface.

Que je fasse un accouchement par le siège.

Le cul en bas pour avoir bien les pieds par terre,

La tête sur les épaules, et que je me calme.

OUI.

Je parlais de moi, de moi enceinte,
parturiente primipare.
Parturiente, vous avez compris, je vais pas recommencer !
Primipare, c'est quand c'est votre première grossesse, premier accouchement, premier enfant.
Après, au suivant, vous êtes secondipare, je crois, puis après, je sais plus, j'écoutais plus…
Je veux qu'un seul enfant alors c'est déjà bien d'avoir retenu secondipare, non ?
Bon alors, quand vous êtes une femme enceinte, primipare,
vous vous pointez comme une fleur, toute fière, au cours d'accouchement sans douleur,
avec votre ventre en avant,
votre chouette petit ballon-là, bien fringant
qui commence à bouger,

à frétiller
à vivre
à se manifester.
Et on vous accueille,
et on vous sourit,
asseyez-vous, Madame,
on va vous expliquer votre corps,
on va vous expliquer vos entrailles,
on va vous décortiquer vos angoisses,
on va vous déshabiller vos craintes,
on va vous blanchir vos idées noires,

on va vous apprendre à contrôler votre douleur,
on va vous apprendre à maîtriser votre souffrance.
L'accouchement n'est pas une grimace, voyons,
c'est le sourire de la Vierge Marie à l'Enfant Jésus…
Pour elle, je sais pas comment ça s'est passé…
On parle surtout de Jésus à la sortie avec le bœuf, l'âne et tout le bazar,
mais le passage du col de l'utérus de la Vierge Maman, on en parle moins, enfin…

Alors,
au cours d'accouchement sans douleur, on vous explique tout,
très simplement,
très clairement,
très calmement,
c'est si simple :
vous êtes une nigaude, une bêtasse, de vous affoler comme ça !
On dirait que vous êtes la première créature à qui ça va arriver ! Mais non !
Accoucher, c'est naturel !
De tout temps les femmes ont accouché ! Et elles n'en sont pas mortes !
Si ! Mais j'ose pas le dire à la dame !
C'est vrai que c'est pas un moment, Mesdames, comment dirais-je, très agréable à passer,

mais enfin, ce n'est qu'un travail de quelques heures, et quelle récompense au bout !

Un petit être vivant !

Le bébé à sa maman !

Alors courage, Mesdames !

Nous allons commencer par le commencement.

Déjà, vous avez fait le premier pas pour réussir votre accouchement sans douleur :

vous êtes venue à ce cours !

Ce qui prouve que vous êtes une femme moderne, active, libre, volontaire, libérée, disons-le !

Que vous agissez sur votre vie, Alleluya ! Alleluya !

1° Avant de passer à la partie pratique, nous allons connaître notre corps…

Qui ne sera plus gouffre noir et odoriférant, mais un organisme maîtrisé et maîtrisable, contrôlé et contrôlable…

(Je vous re-dispense de cette partie de la préparation qui ressemble beaucoup à ce qui est dit dans l'encyclopudique de la sexualité déjà mentionnée).

2° Pour la partie pratique, on nous explique d'abord

à l'aide de schémas et d'exemples très concrets,

comme la tête d'une poupée passant dans un bas de nylon extensible,

pour nous montrer les phases successives de l'accouchement.

Ah ! C'est beau un vagin souple et léger comme un bas de nylon extensible, on en rêverait !!!

Puis, après tous ces amuse-gueules, ces apéros euphorisants,

on attaque le gros morceau, le plat de résistance, dont on nous donne la recette.

C'est très simple :

1° Il faut savoir se relaxer.

2° Il faut savoir respirer.

C'est tout ! Voilà, c'est ça l'accouchement sans douleur !

Quand vous sentez une contraction utérine qui approche,

vous relâchez votre corps et vous respirez comme on va vous l'apprendre

jusqu'à la fin de la contraction,

voilà.

… Qu'est-ce qu'une contraction ?

C'est un travail régulier de votre utérus qui dilate peu à peu le col de votre utérus

Pour laisser passer la tête de l'enfant ;

10 cm, oui.

8 à 9 heures, ça dépend.

Toutes les 3 minutes, à peu près.

Qu'est-ce que vous dites ? Quelle sensation ?

C'est difficile de répondre précisément à votre question. Ça varie selon les femmes.

Ça dépend des conditions dans lesquelles vous accouchez…

Bien sûr, si vous mettez bien en pratique ce qu'on va vous apprendre ici, vous sentirez…

Comment vous expliquer… une sensation très forte comprimant votre ventre, le durcissant.

Que dites-vous ? Si c'est douloureux ?

Non, pas exactement, on la sent, bien sûr, on la sent, mais en respirant convenablement

c'est comme si vous aviez des règles douloureuses, vous voyez ce que je veux dire.

C'est pas la mèr(e) à boire, quoi !

Et vous voilà embarquées dans la grande épopée pavlovienne

Voyage que je commençais chez moi au rythme :

Contraction ha ha ha ha ha (le petit chien)

La contraction diminue haaaaaa…

J'étais heureuse, heureuse,

Conditionnée à souhait.

Pendant tous les cours on a fait que me répéter que je suis une parfaite élève parturiente,

que je vais accoucher les doigts dans le nez,

que je suis la reine de la décontraction.

Venez voir, Mesdames, comme cette jeune dame se décontracte bien,

venez la toucher, elle ne mord pas,

elle est molle, molle, comme de la guimauve, du chewing-gum, tranquille, tranquille, confiante, abandonnée à son souffle !

Mais elle fait bien sa respiration aussi.

C'est la championne endurancière de la respiration artificielle accélérée.

Oh ! Bravo, bravo, Madame !

Si vous arrivez toutes à vous entraîner comme elle,

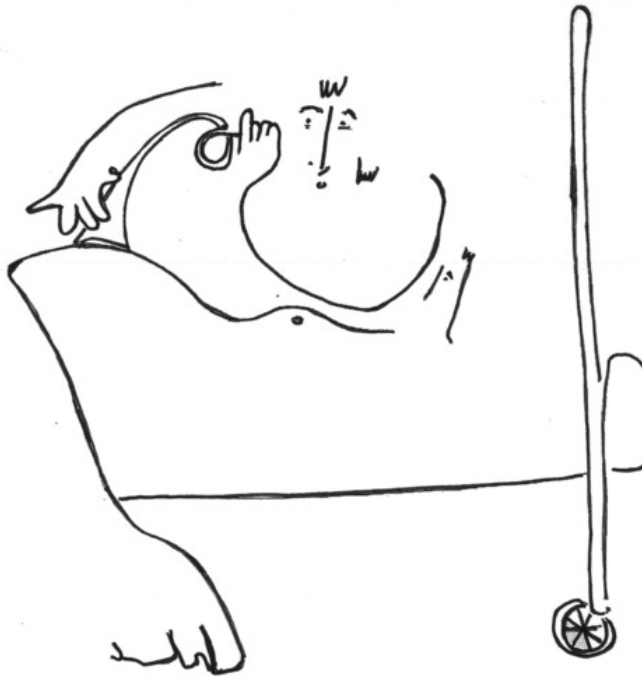
Mesdames, je vous promets à toutes des accouchements MA-GNI-FI-QUES !!!

Mais, bien sûr, ça demande du travail.

Un travail quotidien, même !

Mais qui ne fait rien n'a rien, n'est-ce pas, Mesdames ?

Alors, allons, allongez-vous, et au travail !



Donc, la veille de l'accouchement,

je participais à un stage du Living Theater à la Fac de Vincennes.

Y'en a qui faisaient de la musique, du tam-tam, des rythmes africains.

Et d'autres qui dansaient ; moi aussi je dansais, c'était chouette, c'était beau ;

Le bébé dansait aussi dans mon ventre sous ma robe kabyle multicolore.

C'était le printemps, le mois de mai en fleurs,

et mon ventre était lourd et léger à la fois,

et tout mon double-corps –moi et l'enfant- vivait, vibrait ;

et puis les contractions ont commencé le soir à la maison.

W a a a a a a a a — — — — — — — — — — - houaaaaaaaaa————————————

W a a a a a a a a — — — — — — — — — — - houaaaaaaaaa————————————

Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha

Wouaaaaaaaa————————————————————————

Pendant deux jours, c'est la musique des tam-tams qui n'arrêtait pas dans mon ventre ;

ça marchait la respiration.

Ça me faisait du bien.

Mais au bout de deux jours, ça fatiguait…

Quand on a compris que c'était pour bientôt, on s'est préparé à partir à la clinique.

Juste quand j'enfilais doucement mes sandales,

DRIN – DRIN

C'est Zoé qui m'appelle d'Andalousie,

Zoé, la petite bonne femme clown amie, Zoé qui lit dans la main des surprises,

Zoé qui m'appelle complètement fauchée du fond de son Espagne :

« Nic, je sens que tu vas accoucher, juste deux mots pour te dire que tout va bien se passer, que je suis avec toi »

…et elle raccroche.

Comment sait-elle, cette folle de Zoé, qu'on s'apprête à partir à la clinique ? Depuis le temps qu'on ne l'a pas vue ?

En plus, c'est pas prévu pour aujourd'hui mais pour dans quatre jours…

Enfin, ça regonfle un souffle d'Andalousie qui fait « ha ha ha ha ha ha ha Wouaaaaaaaaa » avec vous !

Je descends les cinq étages,

et pendant que Léo va chercher une bagnole que nous prête une copine, j'attends dans le caniveau, les deux pieds écartés dans ma robe kabyle que je porte sans slip pour l'occasion,

et tout en souriant aux voisins compatissants penchés à leurs fenêtres :

« Je vous souhaite une petite fille, puisque vous avez dit que vous aimeriez mieux une fille »,

Tout en souriant avec ma fente d'en haut, je pisse, ni vue ni connue, dans le caniveau,

avec ma fente d'en bas, éclaboussant à peine mes godasses !

Quel pied l'accouchement !

Je suis l'attraction des commères du quartier,

ça doit leur rappeler leurs beaux jours.

Elles ont l'air surexcitées comme au temps des cerises…

C'est pourtant pas la pleine lune ce soir !

Puis dix minutes de voiture jusqu'à la clinique.

Fou rire dans les virages.

Te souviens-tu, Léo, de ce carrefour de la rue Jean-Pierre Timbaud /avenue Parmentier ?

Le feu rouge interminable et moi imperturbable :

Ha Ha Ha Ha Ha Ha Ha WOUAAAAAAA !

À la clinique, je pisse dans l'ascenseur qui nous monte au quatrième étage, nous deux et bientôt trois.

Petite flaque d'eau mémorable qui a du vite s'évaporer

vu la température de cette chaude soirée de mai…

Après avoir débité leur mot de passe appris par cœur,

qui donne droit à l'entrée en salle de travail :

« Je suis une primipare. Je viens pour accoucher.

J'ai des contractions toutes les trois minutes depuis deux heures. »

(Des fois qu'ils penseraient que je me suis trompée d'adresse et que je viens pour acheter des épinards…)

J'entre dans la petite salle blanche et minuscule qui va être le décor de cette naissance.

On aura juste la place d'y circuler à trois, Fafoune, Léo et moi.

Puis, c'est les formalités d'usage : pesée, mensuration du ventre, prise de température.

Mon nombril se dresse fièrement au milieu de mon ventre comme un brin de muguet sur du macadam.

On me rase le sexe, Vive les lames Gillette ! Je tremble pour mon clitoris, mais après tout, elles ont l'habitude, et on nous le laisse, ce petit bout, dans notre continent…

Juste un peu de sang sur la vulve…

C'est rigolo, c'est comme les papas qui se coupent un peu le matin en se rasant

parce que de l'autre main, ils s'engueulent avec les mamans.

Voilà : nette comme un sou neuf !

Ma copine Fafounette arrive essoufflée.

J'ai juste eu le temps de la prévenir par téléphone et elle fonce nous rejoindre à la clinique

Au sortir d'une réunion de je ne sais plus quoi !

Voilà, en piste, on a tout ce qu'il faut :

Le brumisateur d'eau pour moi, pour me rafraîchir,

mon thermomètre,

et les affaires pour l'enfant à naître, Surprise, je ne vous dis toujours pas son sexe !

On sort le jeu de cartes et on attaque tous les trois une partie de rami sec.

Je me défends pas mal aux cartes.

Pendant les contractions, « j'indolorise ». Je fais : ha ha ha ha ha ha, wouaaaaa……

Et on continue avec les cartes, moi assise en tailleur sur mon lit de travail.

Et on se tape le rami, le rami sec, avec de temps en temps un arrêt pour souffler :

« Ha, ha, ha, ha, ha, ha, wouaaaaa »,

Qu'ils n'en profitent pas pour tricher, Léo et Fafoune, les salauds !

Il ne manque que la bouteille et les gâteaux et on se croirait dans un tripot.

Et puis on a apporté l'appareil photo aussi.

Je les photographie tous les deux

Quand ils s'amusent avec l'appareil qui sert à sentir battre le cœur du bébé.

Je suis comme un gros Bouddha dans un temple oriental.

Sérénité de l'accouchement qui commence.

Complicité enfantine de Fafoune, Léo et moi

devant le mystère de la naissance.

Surexcitation devant le miracle auquel nous allons assister et dont nous allons être les auteurs.

Que l'hôpital est blanc.

Que le métal est froid.

Que la médecine est cruelle.

C'est fou ce qu'ils ont l'art de ne pas faire la fête, ces toubibs, l'aptitude à ne pas s'amuser.

Ils se cachent derrière leur sérieux.

Ils théorisent un arc-en-ciel.

Ils tracent des lignes droites là où tout est courbe et sinuosité, ample et délié,

fièvre et sérénité.

Et si je vous racontais la séance d'acupuncture. Oh ! Ce serait trop long, et vous auriez des crampes de rire au bide.

Léo et Fafoune faisant passer des ondes relaxantes

de leurs doigts de mains à mes doigts de pieds, en les pressant, mes orteils, un par un, pendant une demi-heure, séance qui nous a plus divertis que décontractés.

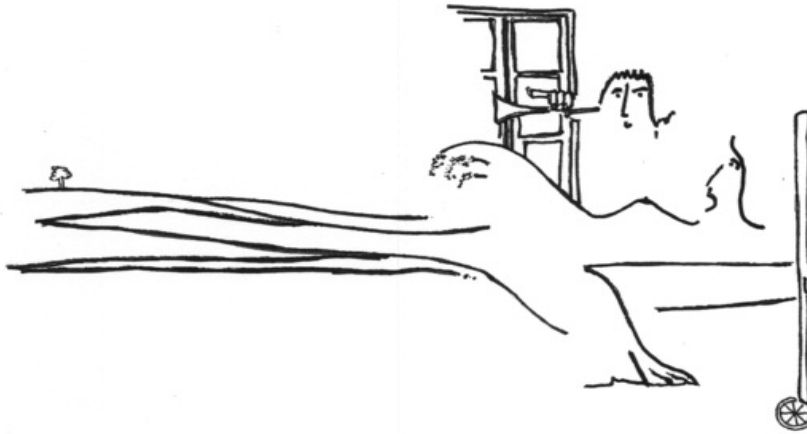
Comme il fallait presser chaque orteil cinq minutes, c'était pratique

à chaque contraction, top, on changeait d'orteil,

Fafoune s'occupant du pied gauche, et Léo du droit.

Mon corps, pendant ce temps continue à danser sa lune,

voluptueusement,



respiration ardente.

Mais voilà l'interne qui s'amène comme une fleur, avec une espèce de tuyau métallique.

Pour me faire, Madame, une amnioscopie

pour voir si mon bébé ne souffre pas dans le doux de mon ventre ;

Aïe, Aïe, Aïe,

elle enfonce sa canule froide dans la chaleur de mon vagin, sans autre forme de procès

et ajuste son œil au bout comme si elle regardait la lune avec une longue vue.

Mais la chienne a percé ma poche des eaux avec son engin du diable

et, tiède et intime douche, les dites-eaux, elle les a reçues dans l'œil !

Kleenex, merci, non le bébé ne souffre pas…

Mais pour moi, c'est le paradis perdu après cette rupture de notre univers aquatique,

il va falloir que j'embarque sur l'arche de Noé-Nic pour voguer sur le torrent de la douleur

Qui m'emporte, courant violent des eaux qui coulent, qui s'écoulent hors de moi.

Et mon ventre s'est mis à jouer du tambour.
Et mon ventre s'est mis à danser le tango.
Et mon ventre s'est mis à danser sur la lune.
Et mon ventre s'est mis à rouler du tambour.
Et mon ventre s'est mis à bouffer des baleines.
Et mon ventre s'est mis à égorger des veaux.
Et mon ventre s'est mis à cracher de l'écume.
Et mon ventre s'est mis à cracher des volcans.
Et mon ventre s'est mis à tempêter de mal.
Et mon ventre s'est mis à trembler force dix.
Et mon ventre s'est mis à déchirer sa peine.
Et mon ventre s'est mis à cogner comme un sourd.
Et mon ventre s'est mis à souffler des tornades.
Et mon ventre s'est mis à taper sur sa forge.
Et mon ventre fut alors un boxeur fou de mal.

Et toi, l'enfant, tu descendais, chenille rampante du fond de mon tunnel,

Chenille rampante, chenille grosse, chenille longue.

Chenille qui va s'envoler papillon loin de mon cocon de vagin.

Hululement ma chenille
Hululement plainte
Mon papillon tu me fais mal
Envole-toi
Envole-toi
Envole-toi
Envole-toi
Rampe Rampe Rampe ma chenille
Convulsion de la terre qui tremble
De la terre qui craquelle
De la terre qui va craquer
Qui va se fendre
Oh ! Mon ventre citrouille
Mon hippopotame
Ma verve
Ma ferveur
Mon dinosaure
Mon ventre poussée
Mon ventre tonnerre
Mon ventre furie
Chenille, sors de là
Hisse-toi à la surface

Douleur immense
Brûlure féroce qui me tord les boyaux dans une immense pince de chair
Supplice chinois
Torture fantasmatique
Horreur noire
Bleu
Violet
Rouge éclaté
Crampe ventrale
Haine du mal
Douleur Douleur Douleur
Les contractions se bousculent
Elles sont toniques,
Si toniques, dit la sage-femme, tellement toniques
Que je vais me dilater de 8 centimètres en 2 heures.

Deux heures d'angoisse, de lutte, de tripes qui s'entrechoquent ;
Amour, Amitié, Tendresse, Chaleur de Léo et Fafoune qui me caressent, me consolent,
Me réchauffent de leur regard, m'aiment.
Froideur, laideur, distance des sages-femmes.
Malheureusement, l'infirmière adorable, surnommée « le soleil des Antilles », et l'autre brune,
sont parties à dix heures du soir, changement d'équipe et tant pis pour moi.
Il faut qu'entre deux contractions si pénibles je décline mon curriculum vitae aux deux femmes si

peu encourageantes qui viennent prendre la relève,
relever la garde de mon ventre et de celui de la femme tunisienne qui accouche à grands cris
dans la pièce à côté au rythme endiablé de
Nadin Bouk,
Nadin Bebek,
Nadin Bouk,
Nadin Bebek.
Regard brun de Léo
Regard mouillé de Fafounette
Regard de tous les deux qui voudraient comprendre ma douleur
Soulager ma peine
Reposer mon ventre
Mais le mal ne se partage pas, il se comprend seulement
Mon ventre est un bloc, un tout indivisible
Regards impuissants,
impuissants mais présents,
impuissants mais conscients,
impuissants mais importants,
Regards portants
Regards puisants
Epuisante douleur
Qu'ils sont beaux
Qu'ils sont doux vos visages mes amis
Je m'y accroche comme à une bouée
J'ai confiance en vous dans mon déluge.
Et les sages-femmes
Et la règle du jeu de la clinique

Et la bonne blague de l'accouchement sans douleur
Et la rigolade de la décontraction quand votre ventre se noue
En des millions de nœuds coulants qui serrent, serrent, étouffent

Et la loi impitoyable de ne pas vous soulager.
On ne pratique pas l'anesthésie péridurale dans cette clinique
(Que pour les césariennes)
Bien sûr, ce n'est pas au nom du précepte biblique :
« Tu enfanteras dans la douleur », cela est bien dépassé !
… Mais au nom de l'idéologie marxiste prêchée dans cette clinique :
« Un peu de dignité, Madame, vous êtes une femme libérée,
vous ne seriez plus maîtresse de votre corps si l'anesthésie l'assoupissait un peu ».

Et tous ces médecins qui se font anesthésier pour la moindre dent arrachée,
de te répéter qu'il faut souffrir,
se taire,
se décontracter ;
et moi, Aïe, entre chaque contraction,
quand j'arrive à choper quelqu'un qui passe dans

le couloir,

je plaide la cause de mon ventre tordu, meurtri,

détrempé,

lapidé,

mon ventre qui chie, pisse, saigne, pleure, et geint comme un arbre coupé.

J'injurie toute la clique des médecins.

Je saccage la psychoprophylaxie.

J'envoie en l'air tous les anesthésistes de la création

qui dorment peinards sur leurs deux oreilles, chez eux,

alors que j'ai tellement besoin d'eux, ici, sur cet horrible lit métallique,

dans cette salle de travail,

cette chambre de torture, oui,

écrasée à plat sur le dos

alors que le dossier de mon lit se relève, je le sais bien, bien qu'elles prétendent le contraire

les sages-femmes qui sont bien trop occupées ailleurs pour le relever.

Je crache ma douleur et ma révolte devant se désintérêt de l'équipe non-soulageante.

L'interne de passage m'avoue qu'elle a eu une petite fille, oui, oui,

il y a huit mois ici… et que ce n'était pas évident du tout… non, non,

quand elle était là, elle aussi, à ma place…

Un germe de solidarité vite emporté par la pro-

chaine contraction qui s'abat sur moi

comme une immense vague, une lame de fond dévastatrice,

un raz de marée sur lequel je surnage miraculeusement.

Enfin, après tout ce remue-ménage que j'ai fait pour l'avoir, ma péridurale,

je leur ai fait baisser le bouclier, ils vont quand même me la faire,

Ils ont cédé : je l'aurai ma piquouse !

Je suis un méchant trouble fête.

Je romps l'unité de leurs habitudes

de leurs accouchements intravertis,

intravertis pour n'être pas culpabilisés.

On mesure la dilatation de mon col : ce n'est pas la peine de la péridurale !

Je suis à dix centimètres de dilatation.

Je ne veux plus de la piquouse.

Il est trop tard maintenant. Je n'en ai plus besoin.

Pauvre toubib, avec ta p'tite piquouse t'avais l'air d'un con, mon vieux, avec ta p'tite piquouse t'avais l'air d'un con !

Je ne veux plus qu'on m'aide.

Mon col est béant. Il s'est ouvert doucement comme une anémone de mer à marée basse.

La tête de l'enfant repose sur lui.

C'est maintenant à moi d'agir, de retrousser mes manches pour le gigantesque rendez-vous

Avec mon minuscule petit qui pèse si lourd entre

mes cuisses !

« Retrousser ses manches », façon de parler car je suis complètement à poil depuis le début des manœuvres, malgré les ordres du personnel de la clinique qui voulait que j'enfile une « chemise de travail » (quel vilain mot !).

Je les ai envoyés paître avec leur chemise de travail.

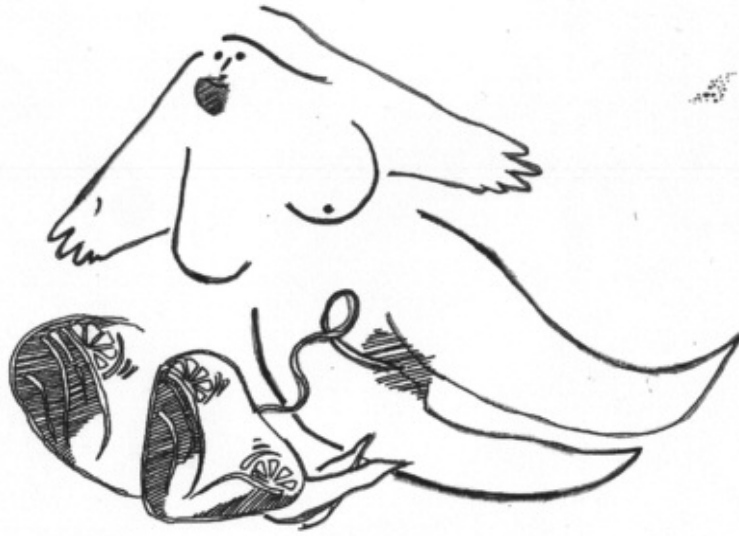
C'est le 31 mai, il fait au moins vingt-cinq degrés, faut pas déconner, pourquoi pas une petite laine ?!

Mon col est dilaté tout grand. Le passage à niveau est levé.

J'ai soulevé pendant des heures les énormes moraines qui bloquaient le chemin des montagnes.

Je vais franchir la crête des neiges.

Je suis prête à m'envoler.



LE BÉBÉ ARRIVE.

Nous allons nous rencontrer hors de moi, nous serrer enfin la paluche !

Une sage-femme enfonce jusqu'à la garde son bras dans mon ventre pour tâter le terrain

et donner le coup d'envoi ;

Aïe, Non, Non, Non, Madame, il ne faut pas encore pousser,

l'enfant a la tête à l'envers,

il faut la tourner dans l'autre sens,

ne poussez pas, ne poussez pas,

ça écraserait la tête de votre enfant,

ça vous déchirerait.

Ne pas pousser ne pas pousser ne pas pousser

quand l'enfant cogne à la porte;

quand un boutoir enfonce mes entrailles comme un furibond.

Ne pas pousser, ne pas pousser

Ne pas pousser mon petit enfant

Je te sens qui m'attends

Je te sens qui veux sortir

Mais il ne faut pas pousser

Je ne veux pas te faire de mal

Mon bébé, je te veux tellement de bonheur

Ne pas pousser, ne pas pousser

Pourtant je veux tellement te faire sortir

Te serrer dans mes bras
Te pétrir dans ma chair
Te faire boire mon sein
Te baigner tendrement dans l'eau chaude
Te regarder vivre et gazouiller
Mais il ne faut pas pousser encore
Attends, petit, attends ;
Mon corps se fait immense barrage hydraulique.

Toutes les eaux des neiges fondues y sont accumulées.

Tous les ruisseaux des sommets, toutes les cascades des hautes crêtes sont arrêtées là.

Toutes les gouttes d'eau des montagnes sont arrivées là, derrière le col de mon utérus.

Il y a des litres et des litres de tonnes d'eau, d'eau bleutée,

cette eau, ces poissons d'argent, doivent sortir et s'écouler et on me dit de ne pas pousser,

et l'on me dit de fermer la barrière,

et l'on me dit de retenir le flot, le flux insensé qui tourbillonne dans une impatiente étreinte.

Mon utérus est une écluse qui déborde, un bras de mer envahi par la marée qui monte,

un barrage qui va craquer provoquant une catastrophe inouïe.

Mais je visse les vannes et les serrures au dernier cran.

Je coince, je tire, je garde, j'accumule, je recule l'échéance.

On me dit toujours de ne pas pousser.

Le barrage résiste, l'écluse est solide, les vannes sont costaudes,

tous les muscles de mon corps sont bandés,

je tire des bords, je tiens bon, et pourtant, je sais que si j'ouvrais les vannes,

si je desserrais mon emprise d'un millimètre, toute l'eau qu'elles contiennent,

cette eau si riche, si féconde, ensemencerait la terre entière,

toute l'eau de mon ventre s'écoulerait en source joyeuse, en cascade d'été,

la vallée se ferait chantante,

toutes les sécheresses du monde seraient apaisées.

Oh ! Mon barrage de ventre, si tu lâchais tes amarres, ton flux inonderait le monde,

les fleuves déborderaient de leur lit,

les portes sortiraient de leurs gonds,

les océans gonfleraient d'amour,

la rosée s'épanouirait en jet d'eau si tu levais l'ancre.

Mais tu coinces, ma cascade,

il ne faut pas pousser, il faut attendre.

La tête se tourne un peu à chaque contraction vers le sens attendu,

il ne faut pas encore pousser.

Des lames de fond furibondes labourent mon ventre.

Des siphons ravagent et sillonnent mon antre saccagé,

mais le cadenas de ma volonté terrible résiste.

Je ne pousse pas. Je coince. Je garde. Je garde. Je ne m'ouvre pas.

Je garde ma source mirifique.

Je garde ma pulpe.

Oh ! Ma belle écluse de pierre, soit forte, s'il te plait.

Garde encore ton précieux trésor.

Tant de jolis navires pourraient franchir ton cap.

Ecluse, petite écluse, coince, ma vieille, coince,

tout à l'heure tu vas décharger,

tout à l'heure, tu vas lâcher ton lest.

Ô mon écluse, c'est ta plus longue attente.

C'est une telle foule de violence qu'on te demande de contenir, mon écluse de ventre.

Ne poussez pas, retenez-vous de pousser, Madame ! »

Le temps n'existe plus.

Les heures sont figées.

Quand roucouleront-elles encore ?

Le temps n'existe plus.

Il y a seulement quelque part en moi une force inouïe qui est, une force inouïe qui vit,

une force qui se donne à fond pour ne pas se donner.

Il y a une lutte incommensurable entre ce qui veut jaillir pour la vie

et ce qui veut retenir pour la vie,

entre celui qui sent et celui qui sait ;

Le torrent veut jaillir mais mon écluse est belle.

Alors, ai-je bien entendu ?
Non ! Ce n'est pas possible !
Non ! Ce serait trop beau !
Un nuage de joie insensée me pénètre,
non, j'ai dû me tromper…
Petite lumière qui me sauve, qui m'envoie de l'air.
Elle répète la sage-femme (Que la vie est belle !) :
Madame, maintenant, vous pouvez pousser ».

Oh Nic !
Oh ma fille !
Oh, c'est pas possible !
Oh que je suis forte !
Oh comme c'est vrai !
Oh comme c'est beau !
Moi
Toi l'enfant
Nous naissons
Nous venons
Nous arrivons
Et tout mon corps s'y met
Et tous mes sens s'emmêlent
Harmonieuse violence, je suis une vraie lionne, je rugis, je gémis,
je pousse des cris de force inconnus de ma gorge

Fafoune et Léo sont là, ébahis dans une émotion impuissante, stupéfaits du miracle,

puissamment,

je bascule mon ventre vers l'extérieur

je sens toutes les fibres de mon corps qui sont décidées et qui m'aident.

Tu vas sortir, mon petit, te voilà.

Je m'arcboute aux étriers. Je gonfle mes joues, mon cou.

Je suis écarlate, coquelicot, violette, pervenche,

je cueille toutes les fleurs des champs.

Je tire ma brouette.

Je pousse de toutes mes forces la charrue

Oh NIC NIC NIC vas-y toute entière

Tu peux faire tout ce que tu veux, tu es libre

Vas comme tu le sens, dans l'harmonie sans retenue

Nous deux dans l'effort, mon petit et moi

Puissance, quelle puissance,

Cuissance, oh mes cuisses, cuissance,

Cuisante force

Vagissante

Vaginante

Expulsante

Herculante

Je suis un reptile qui pond son œuf

Je suis une vache qui pond son veau

Je suis une girafe qui pond son girafon

Une éléphante qui vagit

La voix de la sage-femme dit : « Je vois venir une petite tête brune »

Tu vas être brun, mon petit girafon,

Comme Léo

Et je te pousse

Et on pousse

Et je te hurle

Et je te hennis

Et je te brame

Je te hisse péniblement avec l'ascenseur douloureux qui remonte des ténèbres

et je vais chercher des tonnes d'épinards dans le potager secret de mes hanches

et je brûle mes dernières calories.

Je sors mes provisions de l'ultime hiver, mes dernières réserves de force

et elle dit, et j'entends : « SAISISSEZ VOTRE ENFANT »

Qui qui cause ? De quoi elle parle ?

Elle est cinglée, ça va pas la tête ?

Elle débloque, elle délire !

À qui on parle ?

De quoi elle parle la dame ?

Elle déconne la sage-femme ?

Alors,

avec une stupéfaction tranquille et sûre, je dirige mes mains vers mon immense ouverture

et je te prends, ma glissante,
je te saisis sous les aisselles, ma brillante de salive vaginale,
je cueille ta vie à la fleur de mon vagin épanoui.
Et je te dresse à bout de bras au-dessus de moi pour te voir,
pour te regarder en paix.

Et, farce de la vie,
j'aperçois en premier les lèvres de ton sexe gonflées de force et de vie, entre tes cuissettes,
et je les prends pour de virils testicules, ce qui me fait dire d'une voix déçue – Fafoune et Léo peuvent en témoigner- :
C'est un garçon ».
Mais la sage-femme qui est à mes côtés,
et qui voit l'enfant de toute sa hauteur dément ce jugement :
C'est une petite fille » dit-elle.
Et moi qui n'en suis pas sûre et ne veux pas avoir la suprême fausse joie de ma vie, je dis :
Non, j'ai vu ses couilles : c'est un garçon ».

Alors, j'incline ton corps, petite,
et je vois que ce sexe gonflé, ces chaudes lèvres charnues sont celles d'une fille :
Il n'y a pas de bite au-dessus.
C'EST LOUVE.

Je t'écrase de bonheur dans mes bras.
Je piétine de soulagement.
Je hurle ma joie doucement.
Je pétris notre unité.
Je te baise.
C'est Louve.
Ma plénitude est totale.

Paris, rue Charlot, récit écrit en 2 jours (un après-midi d'automne 1979, et une nuit d'automne 1980).

©Michael Bastow, chapelle St Alexis - Malaucène, *Femmes en majesté*.

J'emporte de nombreux secrets avec moi, Janet. Ce que je suis et ce que j'aurais pu être.

Dernière lettre de Calamity Jane à sa fille, Juin 1902.

À force d'oublier l'essentiel pour l'urgence, on en vient à oublier l'urgence de l'essentiel

Edgar Morin, Février 2010.

…*que signifie* apprivoiser ? *C'est une chose trop oubliée (…) Ça signifie créer des liens.*

Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince.*

Repaire de Louve

Rèreres

Une année et six mois ont passé déjà.

Un an et demie et la prise de conscience qui gonfle en moi de son énorme bonheur de croître.

Un an et demie, dix-huit mois d'effusions, de baisers, de lait, de caresses, de cris, de merde, de câlins, de couches, de pananouchages, de connaissance de moi à Louve, de Louve à moi, de Louve à nous.

Un an et demi, le temps d'une année scolaire seulement, et pourtant le temps qui a fait de ce tout petit bébé tout nu contre moi, cette petite fille si drôle et si présente.

Et qui nous semble présente, évidente depuis toujours.

Quand je te vois, Petite, et que je me dis qu'il y a quelques mois, tu n'étais rien du tout, nulle part, et que tu es là, bien plantée sur tes deux jambes, me fixant droit dans les yeux, si exigeante, sûre de toi, et de ton droit, alors je t'aime, Petite.

Je t'aime pour ta force de vie, ta détermination, ton assurance, ton insolence imperturbable, Petite.

Tu débarques comme ça, tu es là, et c'est comme si tu avais toujours été là.

Et tu te fous que ça ne soit pas ça.

Petite, Petite, que dire de toi, de notre rencontre, de ces 18 mois déjà ?

Tout de suite, je t'ai vue, Louve, je t'ai prise contre moi, et nos corps se sont emmêlés dans la douceur.

J'ai flairé tes cheveux que tu avais longs et denses pour un tout petit nouveau né.

J'ai léché ta peau. Elle était luisante de bave vaginale.

Tu étais belle, et c'est ce qui m'a frappée tout de suite.

Tu étais modelée parfaitement, potelée, lisse, brillante, magnifique, Louve.

Léo et Fafoune étaient à nos côtés, et te regardaient, te touchaient doucement, te caressaient de leurs yeux.

Nous te bercions, Louve, de mots doux.

Petite tendresse, je t'embrassais, j'ai tout de suite été émerveillée par toi, TU M'AS ÉMERVEILLÉE !!!

Et puis ton petit bout de nez a flairé ma mamelle, et tu as mordillé mon sein nu qui a éclaboussé ton petit palais dans un premier contact désaltérant.

Au bout de vingt minutes, la sage-femme a coupé le cordon qui nous unissait, quand il a complètement arrêté de battre.

Fafoune, invitée à le faire par la sage-femme, n'a pas voulu le couper elle-même, le symbole était trop fort, « rompre un cordon ombilical », pour qu'elle s'y résolve.

Puis ils t'ont baignée dans l'eau de la petite baignoire, doucement, Louvette, ils t'ont habillée dans ce petit habit charmant qui t'attendait depuis des jours, puis tu es revenue sur mon ventre téter mon sein doucement, avidement, naturellement.

Nous sommes restées six jours à la clinique, six jours de fête avec les trois autres femmes et les trois autres bébés qui partageaient la même chambre que nous.

Je me rappelle du nom des bébés : Delphine, Flore et Stéphane, mais je n'ai jamais su le nom de leur mère…

Ces bébés doivent être aussi de sacrés brins de personnes à présent comme toi !

Delphine est née deux jours, ou plutôt deux nuits après toi, en même temps que Flore. Sa mère, avec son ventre plein, partageait déjà comme celle de Flore notre chambre commune depuis deux jours, épouvantée à l'idée de vivre cet accouchement.

C'est moi qui ai aidé Delphine à naître puisque j'ai accompagné sa mère toute seule et paniquée dans la salle de travail tout au bout du long couloir qui la terrorisait, et je l'ai assistée pendant les trois heures que Delphine a mis à sortir de son ventre.

Pendant ce temps-là, la mère de Flore veillait sur ton sommeil, Louvette.

J'ai juste quitté cette femme vingt minutes, la laissant avec la sage-femme que j'ai appelée pour me relayer, et je suis venue te donner le sein, car on m'a avertie que tu criais famine, puis je suis retournée assister à l'arrivée de Delphine.

Pour l'expulsion, deux sages-femmes sont venues à côté de cette femme - dont j'ai été si proche et dont j'ignore le nom - et lui ont fait une épisiotomie.

Et Delphine fut là, sur le ventre de sa mère, fatiguée, heureuse.

Je les ai laissées toutes les deux se reposer et je suis revenue dormir auprès de toi.

Et le lendemain matin, quelques heures après, Delphine était là, toute proprette dans un petit berceau à côté de nous, près du lit de sa maman.

Et Flore était là aussi, dans un autre berceau près de sa mère (en observation, elle, depuis quelques jours car non immunisée contre la toxoplasmose).

Pendant la nuit, notre chambre s'était peuplée de femmes et de petites filles ! Flore et sa mère étaient arrivées avec l'aube, pendant que nous dormions, dans notre espace !

Quelques jours plus tard, à la grande surprise de la toute jeune maman, notre compagne de chambre, le père de Delphine est apparu tout penaud sur le seuil de notre chambre, les bras embarrassés d'un grand bouquet de roses.

Il avait disparu - m'avait-elle dit - dès qu'il avait appris la grossesse, et elle pensait qu'elle ne le retrouverait jamais ! Pendant ces quelques jours de vie commune dans la chambre, toute une complicité s'est glissée entre nous, entre toutes ces filles et femmes.

Le seul garçon, si petit, le pauvre Stéphanou, était éloigné de sa mère, en couveuse pour cause de jaunisse.

Donc, toutes, nous étions là, à donner le sein, à recevoir des visites, à nous goinfrer de bonnes choses, à attendre que les points de nos épisiotomies se cicatrisent, à faire des mouvements de gymnastique pour replacer notre ventre.

Le téléphone sonnait sans arrêt à un lit ou à un autre et nos bouquets de fleurs mélangeaient leurs odeurs sur nos tables de chevet.

J'ai tiré les ascendants de nos quatre petits gémeaux pour la rigolade !

Et nous parlions nos accouchements, et nous nous racontions nos ventres.

Bien sûr il y eu quelques points noirs, mais c'est forcé : quand on est si heureuse quelque part « en public » ça se remarque, ça choque ; des pères de chambres voisines en l'occurrence, des visiteurs, se sont plaints à la direction de cette Clinique des Bluets car ILS ONT APERCU DES VENTRES ET DES SEINS NUS DANS LA CLINIQUE ! Nus et bien nus, et fiers de l'être ! Sans pudeur aucune !

Alors on me l'a dit, on m'a ordonné : « Madame, boutonnez votre chemise, on voit votre ventre ! Il y a des hommes ici ! »

En effet, quelle inconvenance : montrer son ventre dans une maternité !

Et bien sûr il y eu quelques accrochages entre moi et le personnel soignant.

Il y eu surtout des moments très chouettes avec des personnes très sympas du personnel soignant.

Puis, Petite, on t'a ramenée à la maison.

Tu as franchi le seuil de notre caverne pour la première fois.

Ça nous paraissait insensé.

Ça me paraissait insensé !

Léo n'était pas là ; il allait venir bientôt.

J'étais avec Anne et toi bien emmitouflée dans un nid d'ange tricoté par ta grand-mère.

On a pris un taxi toutes les trois de la Clinique jusqu'au bas de la maison.

Et puis, voluptueusement, je t'ai montée tout au long du vieil escalier, jusqu'à notre cinquième étage, savourant chaque marche, chaque tournant que tu gravissais pour la première fois, chaque marche de ce vieil immeuble si cher à mon cœur et à mes yeux.

Tu ne te rendais pas compte, Petite, de la portée des évènements que tu étais en train de vivre.

Tu prenais connaissance du sol, de la lumière, des odeurs, des recoins de ta maison, de notre maison.

Et bien qu'on t'y attende depuis neuf mois, depuis trois saisons, bien qu'on y ait déjà tout installé

pour toi avec joie et impatience, bien qu'on ait préparé tout ce qui puisse ravir tes yeux de bébé tout neuf, plaire à tes petites mains industrieuses, et bien, malgré ça, cela faisait tellement drôle, tellement sensationnel, tellement incroyablement fantastique de venir ici, chez nous avec un petit bébé dans les bras, ici, chez lui.

Louvette, les objets, et tous les meubles de la maison, qui me connaissaient depuis longtemps, que j'avais choisis un après l'autre, et que j'avais appris à aimer, tous ont commencé une nouvelle vie avec toi, avec ton arrivée ici sous les toits de notre mansarde.

Ils ont depuis lors commencé à t'apprivoiser toi aussi, petite princesse !

Et tu as habité adorablement le petit moïse en osier blond qu'on avait acheté pour trois fois rien, un matin, aux puces de Montreuil.

Tu as revêtu les tout petits habits qu'on avait entassés pour toi dans la petite commode anglaise en bois couleur de miel.

Et tous les angles de la maison se sont arrondis pour toi.

Les objets durs et piquants t'observaient du haut des étagères, loin de ta portée.

Les ampoules des lampes se sont atténuées pour ne pas blesser tes yeux.

Les marches, les poutres de bois se sont tenues

tranquilles pour ne pas attirer ton attention et te causer bleus, bosses et meurtrissures. Les rideaux ont tamisé la brûlante lumière de juin quand tu t'endormais dans ta sieste. Le téléphone chuchotait sa sonnerie. LOUVE, LOUVE dans notre maison.

Louve dans notre mansarde. J'en étais folle, j'en étais dingue !

Je suis allée chez un artisan graveur du quartier faire imprimer dans un métal émaillé bleu et blanc « NIC – LEO - LOUVE » nos trois noms, dans l'ordre d'arrivée dans la maison, et j'ai installé fièrement cette plaque sur la porte, je l'ai vissée de toutes mes forces.

J'étais heureuse, tellement contente de mettre nos trois noms sur la porte !

Avec toi, avec nous, tout semble tellement simple, primaire, brut, tout va de soi.

J'ai aimé ce premier mois passé ensemble, avant de partir pour la mer et pour la montagne.

C'était la fin du printemps, l'arrivée des beaux jours, le soleil était là et notre caverne était en fête.

Les fenêtres s'ouvraient toutes grandes aux chants des oiseaux, dans la vigne vierge des voisins, aux roucoulements des pigeons amoureux, aux cris des gens dans la rue, en bas.

Le vieil évier ébréché paraissait tout rajeuni quand

il te recevait, toute nue, ma duchesse, ma campagnarde, pour ton bain.

Et il devenait alors baignoire, piscine, thermes romains, golfe du Lion, pour toi, ma blonde nue.

La toile cirée à carreaux blancs et bleus s'est changée en table de change, Petite, c'est là que je t'habillais au soleil, le matin, ou alors sur la moquette brune, par terre.

Et les amis, les copains, les curieux, ont commencé à monter nos étages pour venir te regarder vivre.

Un petit garçon du quartier t'a apporté une pastèque énorme et fraîche dans la peau de laquelle il avait gravé avec un couteau :

« Vive Louve ! »

Les voisins qui ne nous adressaient jamais la parole se sont mis à sourire et à parler sur notre passage dans les escaliers et à gâtifier et bêtifier avec nous.

Léo s'est arrêté de travailler quelques jours pour qu'on reste tous les trois, tranquilles, chez nous.

Lui, il faisait des courses au marché des Enfants Rouges, il remontait des kilos de légumes verts, de melon, de cerises, de bananes et de poires, et de pommes, et de viandes rouges, et des poissons qui sentent fort, et du pain chaud et doré.

Et il répondait à tous les commerçants, en bas :

« Une petite fille, oui ! Elle s'appelle Louve ! Elle est très belle ! »

Et il remontait ses lourds paniers d'osier pleins à

craquer, et qui craquaient !

Moi je donnais mon lait à Louve qui s'endormait de bien-être sur mon sein.

Léo faisait la vaisselle, la très lourde vaisselle, et nous regardions Louve s'éveiller, sourire.

Dire que la maison avait vécu sans elle, avec nos seules présences d'adultes ; d'adultes qui bouquinent dans un coin, se couchent tard et font la grasse matinée, d'adultes qui mangent, débarrassent la table et boivent du café, d'adultes jouant au scrabble sur des coussins en sirotant du thé, d'adultes téléphonant aux copains en fumant un clope... d'adulte qui ouvre la porte avec une clé, puis s'en va.

Mais Louve, tu étais là, et tout était changé.

La vie s'était retournée d'un seul coup. Nous vivions au rythme de tes seules paupières, si belles, de tes yeux, ouverts ou fermés, au rythme de tes demandes, de tes rires, de tes pleurs.

Petite, ton corps nous ravissait, ta vie nous comblait, Louve, quel fruit d'été !

Ça fait un an et demi maintenant, dix-huit mois déjà !

Et voilà l'hiver qui arrive. Ça va être ton deuxième hiver, et pourtant c'est vrai de dire que notre ravissement, notre étonnement de te voir vivre est toujours là, plus fort que jamais, toujours insensé !

Petite fille, que dire de toi, et faut-il le dire ?

Tu incarnes pour moi la force, la beauté, l'énergie, le désir et la vie ! Quand tu es à la crèche et que je pense à toi du fond de mon école, absorbée que je suis par la vie de ma classe, par les demandes des enfants qui m'entourent, quand je pense alors quelquefois à toi, chaque fois, j'ai du mal à t'imaginer, à recréer ton image dans mes pensées, à retrouver ta taille, tes proportions, noyée que je suis dans ce monde d'enfants de quatre ans.

Chaque fois je doute de ton existence, et pourtant elle est une telle certitude quelque part dans mon corps.

Petite fille, tu as tellement changé en dix-huit mois.

Tu ne te transformeras sans doute plus jamais aussi vite maintenant. Tu es passée du nidé dans mon ventre, au couché, au assis, au rampant, au debout, au marchant, au courant, petit crabe, ma crevette potelée !

Et pourquoi dire que tu es belle maintenant, puisque tu l'as toujours été, belle, et que tu le seras toujours, comme tu es vivante, comme tu es sensuelle, comme tu es rieuse et coquine, espiègle petite femme de clown, pétillante petite graine de soleil !

Mon petit bout de femme, ma farceuse de tous les jours, ma câline des matins gris, ma ronronnante le pouce à la bouche !

Ma petite fille aux pieds roses, ma perle de rosée,

ma découverte de tous les réveils, mon œuf éclos un beau matin, mon grain de sel de l'univers, ma mouche du coche, ma captivante, ma curiosité de toujours, mon tremplin vers les vagues de la mer, mes larmes mouillées de bonheur, mon émotion tardive et claire, tu es là et tout est dit.

Tu es là, mais je veux en dire plus.

Dire par exemple comme c'est fabuleux la faculté que tu as d'être toute dans ton sommeil, d'y être complètement, absorbée tout entière, et puis de te réveiller et d'être là, de nouveau éveillée, incroyablement présente et curieuse, énergique et vigoureuse.

Quand tu dors c'est la paix, ton souffle calme, ton petit cœur serein, abandonnée dans le lit de bois, au hasard du drap, enfoncée dans l'étoffe claire, enfoncée dans la profondeur de ton rêve.

Et tu t'éveilles, Petite, tu te mets à chanter, à babiller, à pétiller, et on doit te suivre ou tomber sous les coups de griffes de tes chatouilles.

Que dire de toi petite enfant ?

Quand je rentre du travail, du dehors, des activités dans la ville, quand j'ai marché ou pédalé dans les rues de Paris, quand je t'ai retrouvée à la crèche le soir, après nos journées respectives, et qu'on rentre à la maison toutes les deux, heureuses de nous retrouver et de retrouver la maison, quand tu te mets à tout tripatouiller avec tes petites mains, à réinstaller ton désordre en cinq minutes, désordre qu'on a

rangé pendant des heures, Petite, tu es adorable !

Petite, qu'est-ce que vivre ?

Je te regarde.

Je reste immobile et je te regarde, et je t'écoute, et tu me racontes ta vie chaque soir, avant d'aller au lit.

Avoir dix-huit mois et transmettre la vie !

Et donner son savoir !

Qu'est-ce que connaître, Petite ? Et reconnaître ?

Je t'ai reconnue un jour à la mairie, devant un fonctionnaire de la mairie, sur un formulaire à cet usage. Mais tu me reconnais chaque soir, et moi je te reconnais aussi.

J'ai couru dans les trains, j'ai couru dans les livres, j'ai parcouru des routes et des chemins, mais je cours dans tes yeux, je coule dans tes regards et tes sourires, ma gracieuse, et c'est autre chose, ma jolie, c'est mille choses d'amour !

Je suis lasse ce soir, je suis bien lasse et j'ai sommeil, alors pourquoi écrire tout ça ?

Pourquoi ne pas laisser le temps effacer tout cela doucement ? Pourquoi ne pas laisser la mémoire graver ce qui lui plait tranquillement au fond du souvenir ?

Pourquoi l'écrire avec de l'encre et jeter l'ancre du temps au fond du cahier ?

Parce que ma main m'entraîne à laisser quelque chose sur le papier.

Il fait beau dans mon corps quand je te sens dans

mon lit, endormie, rêvant, fleur aux cheveux couleur de blé, fleur aux joues roses et pommelées, fleur d'amour et de printemps.

Avoir sommeil et résister pour dire n'importe quoi sur toi, petite enfant impétueuse, petite muse de dix-huit mois, amazone toute petite, je t'aime.

Et si tu n'étais pas là ?

Si tu n'étais pas venue ?

Si nous ne t'avions pas faite ?

Si je n'avais pas arrêté la pilule ?

Petite, tu ne serais pas là, et ce serait trop triste !

Mais on a fait tous ces « si » alors tu es là et ça va bien.

Je voudrais tout raconter, mais c'est trop dur, trop compliqué, il faudrait tout avoir commencé plus tôt et ne s'être jamais arrêtée. Vivre en racontant, raconter en vivant.

Petite, je me souviens de toi, minuscule dans l'océan, toute nue, avec juste une charlotte sur la tête, toute belle.

Je t'ai trempée dans l'eau tiède et salée à marée basse et tu pataugeais dans les flaques avec tes petits pieds, tu éclaboussais tout autour dans le soleil !

Tu avais un mois et je te donnais le sein sur la plage, tout au bord de l'eau.

Il y avait des grains de sable blond collés sur le mamelon de mon sein, et ça ne te dérangeait pas pour téter.

Et puis tu as eu deux mois et on a repris la route

et traversé les campagnes, la Dordogne, le Lot, le Tarn.

C'était magnifique et il faisait chaud.

On est allé dans les Alpes, très haut, dans un chalet au-dessus de Grenoble pour finir l'été.

On se promenait dans les alpages avec Léo, dans le vert, dans le tout vert, avec des crêtes au-dessus, et le ciel tout foncé, et tout au fond en bas, Grenoble, ses immeubles et ses fumées.

Tu faisais la sieste dans les champs, au soleil, les vaches broutaient dans les prés voisins et nous dérangeaient gentiment du tintement de leurs grosses cloches.

Petite fille, la montagne, avec toi et Léo, c'était la joie.

La vie a continué et la vie continue et je sais maintenant, que je ne me lasserai plus jamais de toi, mon petit appendice de bonheur !

Tu as deux ans, j'en ai vingt-sept. L'été arrive sur le calendrier, mais pas encore sur le ciel qui est toujours gris et froid.

Depuis que tu es là j'ai l'impression que tout s'enchaîne.

Le mois dernier c'était la fête à la Bastille, on carmagnolait sur les boulevards.

On tambourinait de joie.

On hurlait notre bonheur.

Nous brandissions des cris de liberté, Louve. Et toi tu tapais des mains, tu applaudissais en jetant une cascade de rires qu'égrainaient tes dents de lait :

« Bravo ! Bravo ! 'Itterand ! 'Itterand ! »

Il y avait toi, Léo, moi, et nos amis, tous nos amis, les amis prévus et les amis imprévus qu'on retrouvait, ivres d'espoir sur cette place. Les feux d'artifice encadraient ton visage, petite blonde, dans une pluie de feu, et les nuages jonglaient avec la lune.

Louve, tu as chanté le temps des cerises et on a embrassé tout le monde. On a dansé toutes les danses de la création et on a pleuré toutes les émotions.

Louve, tu étais là et la vie explosait son rythme retrouvé.

J'étais tellement fière que tu sois là !

Que tu vives ce symbole et cet instant.

Pour beaucoup de gens, d'hommes, de femmes qui sont venus t'embrasser, te bercer, t'étreindre, te serrer contre leur cœur, pour tous ces gens qu'on ne connaissait pas, tu as symbolisé, le temps d'une effusion, l'éclatement de la vie, petite Louve mûre.

Tu as dansé la java bleue sous les étoiles.

Depuis tellement longtemps, depuis tellement d'années, on attendait ce moment pour laisser exploser notre joie !

Depuis tellement longtemps, bien avant toi, avant que tu sois là, avant même l'idée de toi.

Et il est là ce moment-là, ce soir, on est dedans,

noyés dans le présent si fort.

Les gens rient, s'embrassent et se sourient, et toi, minuscule dans ta poussette, tu ris, tu embrasses et tu souris aussi, petite câline, tu ne sais pas exactement pourquoi, mais tu es heureuse, sans doute simplement de voir toutes ses grandes personnes heureuses, ensemble toutes là, et ça te plait ce consensus de bonne humeur et de plaisir.

Ce n'est pas la peine de te faire un dessin.

Ce n'est pas la peine de te dessiner un mouton.

Les grands ont fini de faire des caprices.

Ils chahutent comme des gosses dans la cour de récréation de la Bastoche réappropriée.

Tu rencontres des copains sur les épaules de leurs parents, ou en équilibre sur leur tête, ou à cheval sur une hanche.

Beaucoup d'enfants de ta crèche sont venus puisqu'ils habitent tous le quartier proche dans le Marais, près de la Bastille.

Et puis, vers onze heures, Léo rentre te coucher et je reste encore enfouie dans le varech humain, parmi tous ces corps souples et détendus, qui, tels de grandes algues à la marée montante, ondulent dans la sérénité du flot.

Qu'il fait bon, qu'il fait doux, qu'il fait flux, que j'ai chaud au cœur ce soir, cette nuit est si belle !

Déjà le 13 mai 68, il y a treize ans, à trois jours près, on était là nombreux.

Mais ce soir la lune est douce et restons dans le

présent, dans les corps qui ondulent.

Écoutons le souffle joyeux de l'estrade.

Soudain, vers une heure du matin, le ciel a éjaculé des éclairs et l'orage a ensemencé nos têtes et nos corps, balancés dans l'ouragan.

On est resté ensemble tous, sous la pluie battante et chaude, inondés d'allégresse.

Enfin, je me suis décidée à rentrer à deux heures du matin, suivant le flux de la foule qui remontait vers la République.

À la maison, Louve dormait dans son petit lit tranquille.

Léo était couché, il m'attendait.

C'était la nuit du 10 mai.

Et dire que c'est avec toi, Louve, que nous l'avons vécue.

Et puis voilà.

Dimanche prochain, la fête va recommencer après la victoire des législatives !

On commence à s'habituer à être une France de gauche.

Ça va tellement de soi qu'on trouve ça presque normal.

Et pourtant depuis si longtemps…

Paris, rue Charlot/rue Vivienne
de l'automne 1980 au printemps 1981.

POSTFACE 2011

Apporter les cles pour ouvrir les portes de l'enfance

Je vais quitter ma maison
Les clés sont au fond de ma poche
Les lendemains sont bleus
Pour ouvrir les portes de l'enfance
Les mots ont disparus dans la brume des rêves estompés
Curiosité de leur mystère

Les lits tournent d'une chambre à l'autre
Comme des aiguilles à rebours sur l'horloge
Mon enfance se réveille
Les bruits dans la maison
Les pas dans l'escalier
Je dormais couchée sur le côté
Tournée vers le mur
Arquée en forme de virgule

J’ai repoussé la tête
Qui dans le cauchemar
Rampait vers mes secrets
J’ai le droit à l’intime que je veux retrouver
Et je renonce enfin à me tenir nidée
Au sein du lieu-repaire que j’avais adopté
Concession gigantesque de quarante ans de vie
Pour se remettre nue soustrayant les années

Ô que j’aime la langue qui guide dans les mots
Qui guide par les mots quand la vague est lancée.

Rue Charlot, samedi 26 février 2011, de 6h à 7h45 du matin.
Poème qui est arrivé entre des alternances
de rêves et de réveils.
Aux autres êtres !